

10.58

Vingt-Cinquième Anniversaire

DE

PRETRISE

DE

M. l'abbé Jos. Richard

CURÉ DE VERDUN



J.-B. ASSALIN, C. S. V.

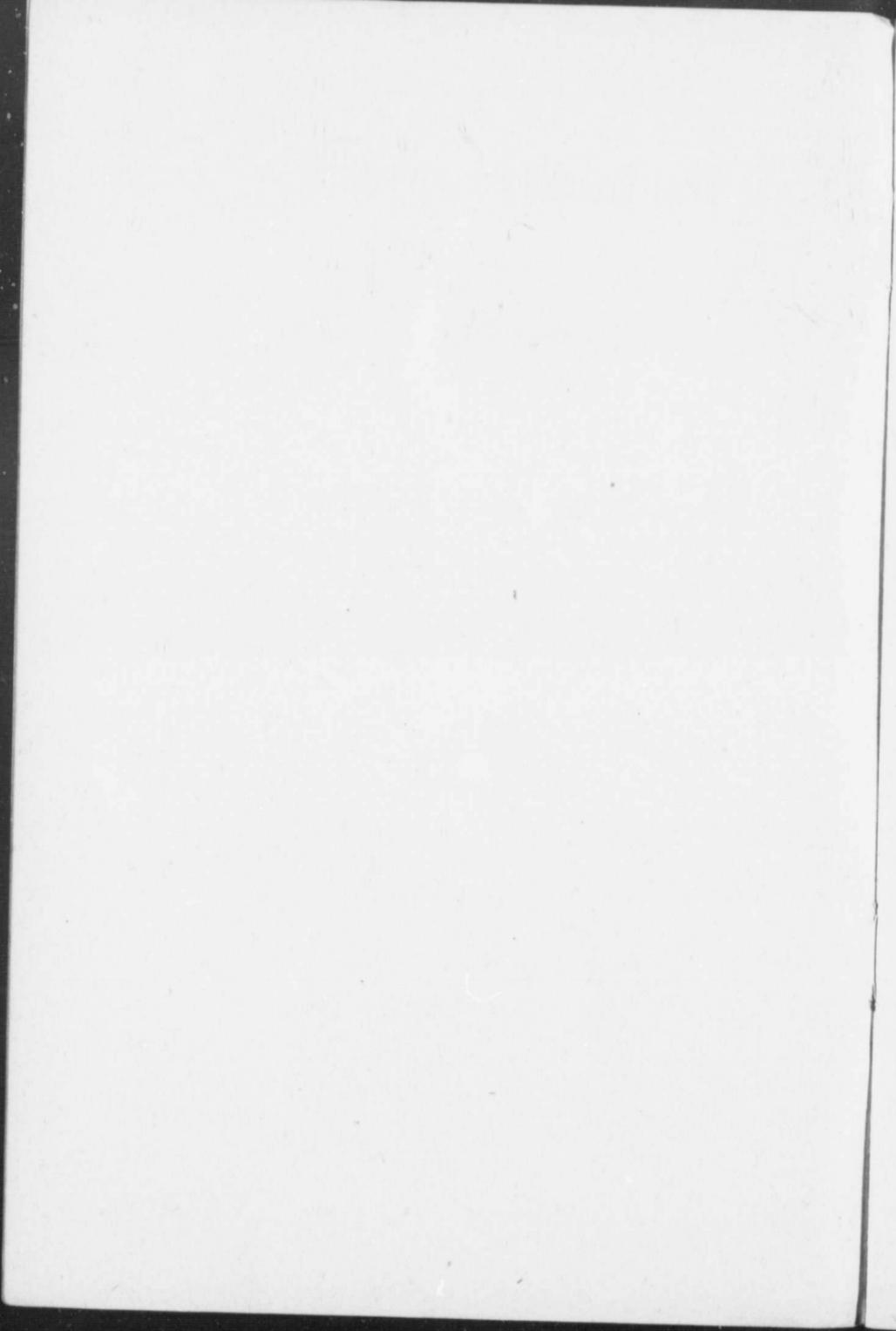
MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS DE L'ARCHEVÊCHÉ

249, rue LaGauchetière Est,

—
1914





Vingt-Cinquième Anniversaire

DE

PRETRISE

DE

M. l'abbé Jos. Richard

CURE DE VERDUN



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS DE L'ARCHEVÊCHÉ

249, rue Lagachetière Est,

—
1914

BX4705

R53

D83

1914

Nihil obstat.

Marianopoli, die 7a Martii 1913.

EDMOUR HÉBERT,

Censor librorum.

Permis d'imprimer :

† GEORGES, év. DE PHILIP.,

Administrateur.



Vingt-Cinquième Anniversaire

DE PRETRISE

DE

M. L'ABBE JOSEPH RICHARD

Curé de Verdun

Il a donné son coeur, sa vie au divin Maître,
Ses vœux sont accomplis, il se relève PRÊTRE.
(R. P. C. BEAUDRY.)

Je sais au monde une jolie plaine encadrée par les Laurentides, baignée d'air et de lumière, arrosée par une rivière aux eaux limpides, coulant sur un lit de pierre et descendant en bouillonnant à travers les plus jolies îles du monde, rivière portant un nom poétique et harmonieux : la rivière

Ouareau venant du lac Ouareau, (de là le nom de Lac-Ouareau, porté par ce territoire de la paroisse Saint-Liguori, avant sa séparation de Saint-Jacques). Dans cette plaine, aujourd'hui Saint-Liguori, et dans une longue maison d'apparence assez sombre, plus tard réparée et rafraîchie et bâtie sur une des rives, opposée à l'église paroissiale, vivaient autrefois, comme dit Louis Veillot de ses parents, non pas un roi et une reine, mais un modeste forgeron nommé Simon Richard et son épouse Eléonore Forest, venant tous deux de Saint-Jacques de l'Achigan ou de la Nouvelle-Acadie, la paroisse sacerdotale par excellence, et issus des principales souches acadiennes de Port-Royal, souches déjà pures en Acadie, mais bonifiées davantage par douze années d'exil (1755-1767) et de persécution dans la Nouvelle-Angleterre.

* * *

Le bon et vénérable Monsieur R. Paré, curé de Saint-Jacques, en les mariant (1854), leur avait répété la bénédiction donnée à nos premiers parents : “ Croissez et multipliez-vous ” ; aussi le foyer paternel s'anima bientôt, le berceau reçut son hôte longtemps attendu et une fille leur fut donnée, et c'est la Soeur Marie-Perpétue, des Soeurs de Sainte-Anne ; puis ce fut un fils Treflé, le notaire, puis une autre fille, Soeur Marie-de-Sainte-Eléonore, et ce fut alors le tour de Joseph-Arsène, le futur prêtre, le héros du jour, qui parut sur la scène du monde, le 19 septembre 1859. Et ce ne fut pas tout ; la bénédiction du ciel descendit encore sept fois sur cette maison paternelle, apportant à chacune de ses visites une fête nouvelle et la onzième enfant fut accueillie avec autant de joie que la fille aînée.

Le psaume 127 recevait une fois de plus sa confirmation : “ votre femme, dit-il, sera dans votre maison, comme une vigne qui porte beaucoup de fruit ”. Je nomme ici tous les membres de la famille :

Philomène, Soeur Marie-Perpétue, de Lachine.

Trefflé, notaire public de l'Epiphanie.

Céline, Soeur Marie de Sainte-Eléonore, des
Soeurs de Sainte-Croix.

JOSEPH-ARSENE, curé de Verdun.

Justine, Soeur Marie-Stéphanie, de Lachine.

Perpétue, épouse de Paul Rivet, Saint-Liguori.

Alcide, cultivateur de Saint-Liguori.

Elisabeth, épouse d'Eménil Gaudet, Saint-Li-
guori.

Evelina, Soeur Marie-Agathe-de-la-Croix, de
Lachine.

Eulalie, à la maison paternelle. Une autre fille
est décédée en bas âge.

Une des soeurs de M. Simon Richard est la révé-
rende Mère Marie-Eulalie, ancienne supérieure-
générale des Soeurs de Sainte-Anne de Lachine.



Après la première enfance où l'on raconte, dans le secret, de si jolies choses du petit Joseph, (Mais nous sommes dans le jardin clos de l'intimité où il n'est pas permis de s'aventurer, pas même pour dire combien déjà il était bon, pieux, charitable et secourable aux malheureux et aux indigents que le bon coeur des maîtres du logis attiraient à leur maison ; comment il savait dire ses prières, précédées d'un beau signe de croix. Sa mère, instruite par M. Paré, n'était pas une savante, mais connaissait parfaitement l'art d'élever chrétiennement ses enfants et de leur inculquer toutes ces pratiques de religion qui ont mis Saint-Jacques à la tête des paroisses les plus pieuses et ses paroissiens au premier rang de la société familiale), ce fut l'heure de l'école ; elle était là la longue et étroite maison noire, sur le coteau, à dix pas de la maison paternelle. L'enfant la voyait sans

y faire attention ; de même il connaissait bien le maître d'alors, notre maître de toujours, M. Norbert Laporte. C'était le *petit séminaire* de la paroisse ; là qu'on apprit tous deux, et côte-à-côte l'a-b-c et 1-2-3.

La mode a toujours mené le monde ; elle mettait, en ces temps-là, entre les mains de notre professeur, comme des autres, soit une règle de bois franc, soit une longue baguette aussi solide, soit un crayon de mine aussi dur, ou, suivant notre cas, les trois à la fois. Mais je crois bien que ces instruments de supplice ne lèchaient pas souvent les mains du jeune Richard. Peut-être a-t-il goûté de fois à autre aux rigueurs de la *prison* de l'établissement !

* * *

En face de l'école, au même niveau, sur l'autre rive, s'élevaient l'église, le presbytère, et plus tard

le couvent des Soeurs de Sainte-Croix. C'est dans la vieille église paroissiale que notre jeune homme fit sa première communion, sous les soins du bon, du vénérable, du saint M. Joseph Barrette, notre curé, le curé de nos jeunes années.

Après l'étude du catéchisme, il fit ses études primaires et au moment précis où l'on a coutume de dire, dans nos campagnes, que " le maître ou la maîtresse ne peuvent plus en montrer ", il rentre à la maison paternelle pour apprendre l'industrie de son père, pour être son soutien, son bâton de vieillesse et en cela, on doit admirer le jeune homme fort et robuste, qui veut aider son père et le remplacer quand les années l'auront affaibli. *Fabricando fit faber*; il se mit donc à forger pour devenir forgeron et comme on le dit dans notre *Évangéline* (roman acadien) :

.....un forgeron habile

Un homme ami de tous et des plus importants,
Le peuple n'a-t-il pas proclamé de tout temps ?
L'état du forgeron un état honorable.

Je le vois encore à travers le voile transparent de plus de quarante ans, s'en aller à Joliette, chez M. Renaud, l'équipeur de la boutique de son père, y chercher de lourds voyages de barres de fer que le gros cheval noir, clochant d'une patte, traînait cependant avec beaucoup d'aisance.

Mais être forgeron est un rude métier, où l'on manipule autre chose que de la neige ou de la fleur, qui exige des forces, mais n'ayez cure, notre jeune homme est taillé ou de taille pour toutes les besognes, pour celle-ci, comme pour les autres.

Tout en sueur, en été, il prend la poussière du charbon et ce badigeonnage le rend méconnaissable, tant il est noir parfois. Mais le matin et le soir, le dimanche surtout, il se transformait; on ne le reconnaissait plus; c'était bel et bien un jeune homme " bien pris " comme on disait, grand, gros, carré, bonne tête, épaisse chevelure très noire, aux yeux vifs et doux, assez blanc, coloré avec l'air d'un honnête homme et d'une bonne santé.



Je le vois, aux côtés de M. le Curé, durant la messe où il joue le principal rôle parmi les servants, sous les regards bienveillants de son père assis au banc des chantres avec un compagnon, un ami d'enfance encore plus connu par moi, parce que me tenant de plus près, et se donnant entre eux le titre de " mon associé " et devenus avec les années les " vieux chantres " de Saint-Liguori. M. Paré, plus malin qu'il n'en avait l'air, n'aurait pas manqué de dire qu' " ils chantaient pour le bon Dieu ", et en cela comme dans le reste, il aurait eu raison.

Il me semblait, dans mes vacances d'écolier que le jeune Richard maniait l'encensoir avec une aisance rare et une grâce distinguée et, à mes yeux, le prêtre se dessinait dans les traits du thuriféraire.

Mais rien n'indiquait encore un changement de venue, car il ferrait les chevaux, et bandait des roues en masse, tapait fort sur l'enclume et “ battait le fer quand il était chaud ”.

Et le temps passait et les années se précipitaient; Joseph arrivait à la vingtaine, lorsqu'un jour, le 15 juillet 1878, — hier n'est pas plus vivace en ma mémoire — Mgr E.-C. Fabre, évêque de Montréal qui “ avait de l'oeil ”, pour ne pas dire des yeux, le remarque au service de l'autel; il l'appelle, lui parle et sans doute aussi lui souffle à l'oreille cette parole de vocation: “ Viens, suis-moi ”, et conseille à son père de le mettre au collège. Et le jeune homme ému et touché de cet appel, entre au collège de l'Assomption, mais après deux ans, il vint à Joliette où il se fait que l'un de ses compagnons au *petit séminaire* de Saint-Liguori devient son professeur.

• • •

C'est ici qu'il faut voir le futur prêtre à l'oeuvre, et qu'il se dessine davantage : bon élève, appliqué, mesuré, propre, poli. oh ! combien !, obéissant, respectueux, même pour le maître de son âge, de sa paroisse, son *pays* suivant une vieille expression française familière qui veut dire compatriote. Il est digne partout : à la chapelle, en classe, en récréation, parmi ses confrères, dont il est le Mentor ; (c'est je crois, l'ainé d'une classe nombreuse.) Parmi ses condisciples, sa politesse et sa courtoisie sont passées en proverbe : " poli comme Jos. Richard ". Voulant lui donner des points, ses confrères, à sa venue, jetaient leurs chapeaux par terre, pour ne les reprendre que hors de sa portée et ils lui criaient avec un rien d'ironie : " Nous vous remercions de nous avoir remerciés. "

• • •

A d'autres sa politesse pouvait paraître exagérée, mais pour moi, elle était la chose la plus naturelle et la plus raisonnable du monde. Par atavisme il tenait naturellement de son père et de sa mère; pouvait-il en être autrement? ou s'en dispenser ?

Cette politesse, démonstrative, bruyante, mais cordiale assurément, et cette activité fébrile, M. Richard les tenait de sa mère, vive, empressée, laborieuse, d'un abord constamment joyeux, active, agile, courant toute la journée, sans jamais s'asseoir, à l'exception des repas qu'elle prenait à la dérobée, pour ainsi dire, après avoir bien servi son mari et les serviteurs, et avoir donné une abondante becquée à tout son petit monde, au menu frétin, à sa nichée. Et cette parfaite endurance au travail, aux fatigues, à la besogne d'une année à l'autre, a passé comme un manteau en héritage à M. Richard en qui on l'observe tous les jours et avec étonnement. Il me souvient d'avoir entendu dire à M. Simon Richard, dans une visite, combien il avait travaillé jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Et

jetant sur son épouse un regard satisfait, il ajouta simplement cette parole profonde, généreuse et reconnaissante qui me remue toujours jusqu'au fond de l'âme en pensant à l'héroïsme de nos mères : " Elle m'a bien aidé ! "

Son père était d'une trempe différente; il était calme, réfléchi plutôt lent que vif, entreprenant, parlant doucement, d'un jugement très sûr versé dans la connaissance des lois scolaires et municipales et dans les affaires, homme de conseil, dans toute la force du mot et porté, à cause de ces qualités, aux charges d'honneur de marguillier, de président des commissaires d'écoles, de maire de sa paroisse, de préfet du comté Montcalm et aussi de syndic pour la construction de l'église paroissiale; très sobre, très économe et possédant en commun avec son épouse cette qualité distinctive et caractéristique de la race acadienne, je veux dire l'hospitalité. Je ne résiste pas au plaisir de citer encore ici Longfellow : " Chaque demeure était comme une auberge où tous étaient fêtés et

bien accueillis, car parmi ces gens qui vivaient comme des frères, toutes choses étaient en commun, et ce qui appartenait à l'un était aussi à l'autre. Et des paroles de joie et de bienvenue s'échappaient de leurs lèvres. ”.

Telle était l'hospitalité dans la famille Richard. Ai-je besoin d'ajouter qu'en cela, comme dans le reste, notre curé tient de son père et de sa mère ? Ce serait vouloir établir une chose évidente et qui saute aux yeux. Je dirai plus : il tient aussi du R. P. Beaudry et de l'*Alma Mater* de Joliette, vrais Acadiens, on peut dire, quand il s'agit de recevoir leurs hôtes.

Le presbytère de Verdun est le pied à terre de tous les Acadiens de l'ancienne Acadie ; c'est une oasis acadienne dans la cité de Montréal ; une Acadie en miniature où tout porte la marque authentique du peuple martyr, depuis le maître des céans, acadien jusqu'au moelles, jusqu'à la plus grande partie des tableaux des murs animés des meilleures figures acadiennes. Mgr Leblanc, évê-

que de Saint-Jean, N.-B., Mgr Richard, de Rogersville, M. Placide Gaudet, notre fameux généalogiste, MM. Béliveau, Doucet, Leblanc, Robichaud et combien d'autres, retrouvent toujours au presbytère de M. Richard, la véritable hospitalité proverbiale de nos ancêtres.

Mais je m'attarde trop peut-être aux choses familiales et acadiennes. Cependant qui pourrait, à cause de cela, me jeter la pierre ?

* * *

Je reprends ma narration.

A la fin de ses classes M. Richard endosse la soutane et le R. P. Beaudry, connaisseur d'hommes, le garde au collège pour y faire la classe; il ne lui donnera congé qu'à la fin de sa troisième année (1885-1888) pour entrer au grand Sémi-

naire et s'y préparer prochainement à la prêtrise. Dix anciens élèves, confrères de classe, se préparaient ensemble à la prêtrise, et Mgr de Montréal, sur la demande expresse du R. P. Beaudry et sur la suggestion de M. Avila Lapalme, vicaire au Sacré-Coeur, veut bien se rendre à Joliette et faire l'ordination des dix dans la chapelle du Sacré-Coeur, le 17 mars 1889.

On peut enregistrer à cette date, la plus nombreuse ordination de confrères, faite le même jour, parmi les élèves de Joliette. Ce fut une minute heureuse pour le R. P. Beaudry si content, si digne et si beau sous la chape et dans les fonctions de prêtre assistant.

Qu'on me permette de nommer ici ces dix ordinands, confrères de classe (et de plus mes élèves) :

MM. Jos. Richard, curé de Verdun;

F.-X. Pelland, curé de Saint-Etienne;

Alfred Lippé, curé de Coteau-Station;

Isaïe Clairoux, curé de l'Epiphanie;

Ch. Guilbault, curé de Huntingdon, décédé;

Alfred Bertrand, curé de Sainte-Julie;

Joseph Cabana, Saint-Cuthbert;

Joseph Duchesneau, Montréal ;

Joseph Cécyre, Chateauguay (décédé) ;

Adélaré Perrault, curé de Saint-Timothée.

• • •

Le lendemain de sa prêtrise, le nouveau prêtre dit sa première messe dans la chapelle du couvent de Saint-Liguori, dédiée à saint Joseph. Mgr de Montréal le nomme sur-le-champ vicaire à Saint-Barthélemy, chez M. Ed. Moreau (1889-1891). En 1891, il passe au vicariat de Saint-Paul l'Ermitte, chez le bon M. l'abbé Huot, où il fait un stage de six ans (1891-1897). Il y est desservant sinon avec le titre du moins avec la charge jusqu'à la mort de M. l'abbé Huot. Alors il entre dans la ville de

Montréal pour n'en plus sortir, et c'est M. Lepailleur, curé de Saint-Enfant-Jésus, qui a les prémices de son ministère en ville, qu'il apprécie à sa juste valeur, comme l'ont fait ses autres curés. En 1899, Mgr Bruchési le trouve mûr pour la fondation d'une paroisse, après l'avoir associé à ses tournées de confirmation pendant deux ans. Il va donc devenir curé-fondateur de paroisse.

* * *

Quand on a vu les pauvres commencements de Verdun, on peut bien dire qu'il est le créateur de cette belle paroisse. Ce n'est assurément pas une paroisse qu'un territoire sans église, sans presbytère, sans écoles et, pour ainsi dire, sans maisons ni familles, puisqu'il n'y avait que cent onze familles éparpillées sur un vaste territoire, là où s'en trouvent aujourd'hui plus de deux mille. A Verdun les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame ont à présent leur école ; les Frères du

Sacré-Coeur ont la leur ; le curé a une superbe résidence ; l'Hôte divin du tabernacle possède un vaste temple, au sous-sol de l'église et dans quelques semaines, l'église neuve ouvrira ses portes et son enceinte à l'heureuse population.

Au dire de tous, ce sera un monument, un des plus beaux de la ville et ce n'est pas ici un cliché si souvent employé, mais une vérité palpable.

La prospérité matérielle de la ville est en pleine floraison, s'étale partout au grand jour ; l'aisance règne dans toute la ville de Verdun où tout était si modeste, il y a quatorze ans ; les rues larges, ou mieux, les boulevards sont bordés de véritables palais ; les tramways circulent dans les principales rues ; l'animation enveloppe ce territoire où naguère encore régnait le silence et où croissait en liberté l'herbe des champs et des prairies.

Mais ces beautés extérieures ne sont rien malgré le travail qu'elles représentent, le dévouement qu'elles indiquent, l'énergie dépensée, le travail

de géant accompli ; ne sont rien, dis-je, en comparaison du travail et du succès qui entourent l'édifice spirituel des âmes, travail constant et béni, pour y établir le règne de Jésus-Christ, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, les pratiques de la religion, l'assistance aux offices la fréquentation des sacrements, l'esprit paroissial la solennité des fêtes religieuses qui sont remarquables à Verdun. A cela il faut ajouter comme complément, les neuvaines, les triduums, les retraites, la prière du soir, l'heure sainte et comme résultat très consolant, l'absence d'hôtels, qui contribue à enrayer les ravages de l'intempérance.

Et au-dessus de ces évolutions, de ces transformations, je dirai même de ces merveilles, apparaît une figure de prêtre qui domine tout, une activité dévorante qui fait face à tout, qui voit tout, qui mène tout, qui est partout, véritable arbre de couche qui met en mouvement la machine paroissiale, qui connaît tous ses paroissiens ; le seul, paraît-il, parmi les curés d'égales paroisses qui ait cet avantage inappréciable dû à la manipu-

lation continuelle de noms et de statistiques, de recensements, de visites au bureau, d'heures au confessionnal, d'assiduité à sa chambre, à sa paroisse, d'où il ne s'est absenté qu'une fois pour aller au sacre, d'un compatriote, Mgr Leblanc, évêque de Saint-Jean.

On m'écrivait dernièrement à son sujet : " D'autres construisent avec l'encre et la plume, lui, avec la pierre et le ciment. Si les pierres des murs pouvaient parler — " elles parleront un jour " *lapides clamabunt* — elles diraient son courage, son énergie et sa confiance en Dieu, ses veilles, ses forces dépensées. "

Qui nous dira les oeuvres de piété filiale et de charité accomplies sur les différentes scènes où il est apparu et cachées dans le coeur de ses parents, de ses frères et de ses soeurs, de ses amis, de ses paroissiens, car il sait bien où mettre ses bienfaits et il sait aussi que la main gauche doit ignorer les oeuvres et les gestes de la main droite.

Jamais indigent ne lui tend la main sans en

recevoir assistance; personne ne fait appel à son coeur et à sa bourse pour des oeuvres de charité, d'éducation ou de piété filiale, sans émouvoir son coeur, sans toucher sa sensibilité, sans recevoir l'assurance d'une généreuse souscription. Je pourrais citer des faits, mais ce serait encourir sa disgrâce et pour rien au monde je le voudrais.

* * *

M. Richard fut donc pour Verduin le vrai pasteur, le vrai curé envoyé par son évêque pour y prêcher, y administrer les sacrements, y diriger les âmes, assister aux mariages comme témoin nécessaire et principal, pour y exercer aussi certains devoirs civils. Il a adopté ses paroissiens pour ses enfants et pasteur et troupeau ne forment plus qu'une seule et même chose; ce sont deux êtres faits pour être unis; l'un ne va pas sans l'autre. Et en acceptant une paroisse, le curé contracte une union mystérieuse, mais véritable avec cette pa-

roisse et cette église et il doit les aimer comme le Sauveur aime son Eglise.

Il me semble que deux mots d'anciens curés blanchis au ministère des âmes, résumant bien les sentiments de M. le Curé de Verdun pour tous et chacun de ses paroissiens. Un bon vieux curé, incapable de faire ses adieux à ses ouailles qu'il quitte, écrit à son vicaire ces simples paroles : " Au moins, dites-leur combien je les aime ! " Un autre pasteur octogénaire ajoute en parlant de ses paroissiens : " Ils ne savent pas combien je les aime ! "

C'est d'un semblable curé que Lamartine disait, et je termine avec ces paroles :

Portant partout un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, aux âmes l'espérance,
Un secret aux malades, aux partants un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.

A.-C. DUGAS, ptre,

Curé de Saint-Clet.

17 mars 1914.